

N^o 27. C. 371.



LES VOILA BIEN TOUS!

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE M. BENJAMIN ANTIER,



Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Galté, le mercredi 6 novembre 1844.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE COMTE DE CÉRIGNY (Jules).....	M. GOUGET.
LA COMTESSE, sa femme (Amélie).....	M ^{lle} MÉLANIE.
ANATOLE (enfant de 7 ans).....	
MARGUERITE, gouvernante, femme du jardinier.....	M ^{lle} LAGRANGE.

La scène se passe au château de Cérigny, près de Tours.

Le théâtre représente une partie reculée du parc. — Mur de clôture au fond, percé par une petite porte en grille qui laisse voir au dehors. — A droite, au premier plan, un pavillon gothique; à gauche, au dernier, un petit corps de bâtiment qui sert de demeure au jardinier.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau on entend le chœur en dehors; plusieurs appels de cor plus ou moins éloignés et qui résonnent. Les chasseurs et piqueurs entrent en scène.)

CHASSEURS.

Air de M. Béancourt.

Chasseurs joyeux
Quittons ces lieux!

L'air est pur la journée est belle,
Le cor dans le bois nous appelle.

Amis

Prenez vos fusils,
Prenons tous nos fusils,

C'est l'instant!

Le gibier nous attend.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE CÉRIGNY, en habit de chasse; puis, LA COMTESSE, MARGUERITE, CHASSEURS.

LE COMTE, arrivant, à Marguerite qui est sur le seuil de la maison du jardinier.

Eh bien! et Madame? (Marguerite, par un geste.

indique la gauche de la scène, et le Comte suit des yeux son geste.) Comment!.. (Aux chasseurs qui se rapprochent de lui.) Messieurs, nous avons des retardataires! allez frapper à toutes les portes. Je vous attends ici, où j'ai quelques ordres à donner.

(Les chasseurs sortent de différents côtés.)

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, à sa femme arrivant en scène en costume du matin.

Comment, Madame, pas encore habillée?

LA COMTESSE.

Non, M. le Comte, je ne suivrai pas la chasse.

LE COMTE.

Et quel caprice subit?

LA COMTESSE.

J'ai une migraine affreuse!

LE COMTE.

Raison de plus... le grand air l'aurait dissipée

LA COMTESSE.

Au contraire.

LE COMTE.

Comment! vous croyez que le grand air!..

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LE COMTE.

Voilà qui est singulier! Enfin c'est une idée à vous.

LA COMTESSE.

Et puis, il y a!..

LE COMTE.

Ah! il y a?

LA COMTESSE.

Autre chose encore!..

LE COMTE, à part.

Oui... cela devait être... Il y a autre chose certainement.

LA COMTESSE.

Il y a que j'ai besoin de solitude.

LE COMTE, à part.

Je commence à comprendre. (Haut.) Sans doute pour lire... à votre aise... certain papier...

LA COMTESSE.

Quel papier?

LE COMTE.

Celui... cette lettre que vous avez cachée... là... (Montrant sa robe.) dès que vous m'avez aperçu.

LA COMTESSE.

Ce n'est point une lettre, Monsieur.

LE COMTE.

Vous ne voulez pas que ce soit une... C'est encore une idée à vous.

LA COMTESSE.

Et quand même ce serait une lettre?

LE COMTE, à part.

Je ne me trompais pas.

LA COMTESSE.

Je ne lis pas les vôtres.

LE COMTE.

Oh! mais... les miennes c'est différent.

LA COMTESSE.

C'est un écrit sans importance...

LE COMTE.

C'est pour cela qu'il ne doit point vous en coûter... beaucoup de me le...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Qui ne vous intéresse en rien. (A part.) Comme je ments, bon Dieu!

LE COMTE, prenant l'air gracieux.

Enfin, si je vous priais de me le montrer?

LA COMTESSE.

Vous êtes donc toujours jaloux?

LE COMTE, sérieusement.

Ne riez pas... si je l'exigeais.

LA COMTESSE.

De la tyrannie! Ah! M. le Comte, vous ne le voudriez pas!..

LE COMTE, vivement.

Je voudrais... je veux savoir...

LA COMTESSE, cherchant dans sa robe.

On ne peut rien refuser à une si gracieuse manière de demander!

LE COMTE, à part.

Elle se moque de moi... c'est égal. (Haut.) Voyons, Madame...

LA COMTESSE, très sérieusement.

Vous savez qu'à certaines époques de l'année, j'ai l'habitude de me recueillir?

LE COMTE, à part.

Merveilleusement trouvé.

LA COMTESSE.

Cela vous étonne?

LE COMTE.

J'ai pris l'habitude de ne m'étonner de rien.

LA COMTESSE.

Et vous traitez si légèrement... certaines choses... que je rougissais comme une sotte d'être obligée à vous dire que je venais de repasser dans ma mémoire les actions de ma vie.

LE COMTE.

Ah! les actions de... (A part.) Cela peut-être! (Haut.) Ce doit être un morceau fort curieux?

LA COMTESSE.

Moins sans doute que celui que vous pourriez faire!

LE COMTE.

Enfin le prétexte est trop plausible pour que j'insiste plus long-temps. (A part.) Mais je saurai la vérité.

LA COMTESSE.

C'est bien beau de votre part, et je vous en ai une reconnaissance infinie.

LE COMTE.

Trop heureux de la mériter. (Bruit de cor.) Voici, cette fois, tous nos chasseurs... (Ils entrent sur la ritournelle.) Allons, Messieurs.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHASSEURS.

REPRISE DU CHOEUR.

Chasseurs joyeux,
Quittons ces lieux, etc., etc.

LE COMTE, leur faisant les honneurs.

En effet le soleil est levé, Messieurs, il en est temps... partons... (A un chasseur qui se range

pour lui faire place.) Passez... je suis chez moi...
Passez donc je vous prie... (A part.) Moi je
reste.

(Il se glisse dans le bosquet qui s'étend derrière le
pavillon.)

REPRISE DU CHŒUR.

Amis, amis, amis,
Prenons tous nos fusils
C'est le moment,
Le gibier nous attend.

SCÈNE V.

LE COMTE caché, LA COMTESSE, MARGUE-
RITE.

LA COMTESSE, qui prêtait l'oreille.

Enfin, ils sont tous dehors et lui avec... m'en
voilà débarrassée !

LE COMTE, près de la porte du pavillon.

Pas tout-à-fait, encore !

LA COMTESSE, allant vers la maison du jardinier
Marguerite...

LE COMTE, à part.

Ah ! une confidente.

LA COMTESSE.

Tu peux revenir, nous voilà seules, ma bonne
Marguerite.

LE COMTE, de même.

Sa bonne !.. Voilà une Marguerite qui ne se
fanera pas chez moi.

LA COMTESSE, à Marguerite, qui sort de la maison.

Eh bien ! est-il arrivé ?

MARGUERITE.

Pas encore, Madame...

LE COMTE, de même.

Ah ! on attend quelqu'un...

MARGUERITE.

J'ai envoyé Nicolas au-devant de lui...

LE COMTE, de même.

Toute la maison est gagnée.

MARGUERITE.

Il ne peut tarder... c'est si près d'ici...

LE COMTE, à part.

C'est plus commode.

MARGUERITE.

Je ne l'aurais toujours pas laissé venir jus-
qu'à nous avant d'être certaine que Monsieur
taï éloigné.

LE COMTE, de même.

C'est un amant !

MARGUERITE.

Maintenant le voilà parti pour la chasse.

LE COMTE, de même.

Je t'en donnerai de la chasse.

LA COMTESSE, qui réfléchissait.

Tiens, Marguerite, décidément, je ne veux
pas qu'il vienne ici... non.

MARGUERITE.

Pourquoi, Madame ?

LE COMTE, de même.

L'effrontée !.. pourquoi...

LA COMTESSE.

Parce que... tu ne comprends pas ces délica-
tesses-là, toi !..

LE COMTE, de même.

Hypocrite !

MARGUERITE.

Alors, comment allez-vous faire ?

LA COMTESSE.

Dans sa tournée matinale chez les pauvres du
village, l'hermite de Cérony, notre bon voisin,
passe rarement sans entrer au château... je
vais l'attendre, je lui confierai tout.

LE COMTE, à part.

Elle sera bien reçue !

LA COMTESSE.

Il me comprendra.

LE COMTE, de même.

Par exemple !

LA COMTESSE.

Il m'aidera.

LE COMTE, à part.

Un hermite ?.. elle est folle.

LA COMTESSE.

C'est un homme de très bon conseil.

LE COMTE, de même.

Est-ce qu'elle en saurait déjà quelque chose

LA COMTESSE.

Il a de l'affection pour moi.

LE COMTE, de même.

J'en apprends de belles.

LA COMTESSE.

Il entrera dans mes idées... il le recevra.

LE COMTE, de même avec colère.

S'il en était capable...

LA COMTESSE.

Je suis sûre qu'il en aura bien soin.

LE COMTE, à part.

Elle en est sûre !

LA COMTESSE.

Notre position délicate... l'intéressera...
et j'aime mieux aller le voir là... sans crainte
que le Comte vienne à découvrir... dans cette
maison... il y aurait trop à redouter.

LE COMTE, de même.

Comment ! le scélérat prêterait les mains.

LA COMTESSE.

Pour éviter tout mal entendu, vas au-devant du bon père.

LE COMTE, de même.

Elle n'ira pas seule.

LA COMTESSE.

Tu lui diras que je l'attends avec impatience, qu'il faut absolument que je lui parle sans témoins.

LE COMTE, à part.

C'est ce que nous verrons.

LA COMTESSE.

Toi-même... tu le feras entrer par cette gille.

LE COMTE, quittant le pavillon.

Je m'en charge... et ce ne sera pas long. Je sais un bon moyen... je l'emploierai. (Il s'arrête près de la grille en menaçant du doigt.) Ah ! M^m la comtesse... non... non... je ne serai pas dupé !

(En se retournant pour sortir, il heurte la grille et disparaît.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MARGUERITE.

LA COMTESSE, qui a entendu du bruit.

Hein ! il y a quelqu'un là ?

MARGUERITE, qui a été regarder.

Ah ! mon Dieu... c'est votre mari, Madame.

LA COMTESSE, stupéfaite.

Mon mari !

MARGUERITE, regardant toujours.

Oui, c'est bien M. le Comte qui court comme si le diable...

LA COMTESSE à elle même.

Il écoutait !

MARGUERITE.

Pas de doute.

LA COMTESSE.

Il écoutait !.. Eh bien tant pis pour lui...

MARGUERITE.

Mais il va revenir.

LA COMTESSE.

Oui, par la grande porte... pour ne pas avoir l'air... il a toute la longue allée des tilleuls à parcourir... nous le verrons venir.

MARGUERITE.

Mais s'il a tout entendu, que va-t-il penser ?

LA COMTESSE.

Il restera dans la vague... je n'ai pas livré mon secret.

MARGUERITE.

Oh ! Madame, vous en avez dit assez... (Elle promène les yeux autour d'elle.) Je n'ose plus par-

ler, moi... il me semble voir des oreilles derrière toutes les feuilles...

LA COMTESSE.

Il est certain que voilà qui prouve qu'on doit se défier même de la solitude la plus absolue. (Elle regarde.) Je ne le vois pas encore... j'aurai le temps de relire cette lettre que, dans mon émotion et dans la crainte d'être surprise, j'ai parcourue si rapidement...

(Le Jardinier paraît sur le seuil de la maison.)

MARGUERITE.

Il est arrivé, Madame, mon mari me fait signe.

LA COMTESSE.

Qu'il attende... qu'il ne sorte pas de la maison... ne bougez... personne... que je ne l'aie avertie... va, va... je ne serai pas surprise... j'aurai un œil sur la lettre et l'autre sur l'avenue des tilleuls.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, puis LE COMTE.

(Marguerite rejoint Nicolas, et tous deux sont rentrés dans la maison. Pendant que l'orchestre joue en sourdine l'air de l'Angelus, et que la comtesse lit et regarde tour-à-tour dans l'avenue, un hermite paraît à la grille, examine avec précaution de tous les côtés et parle sur la musique.)

LE COMTE, en habit d'ermite.

Elle est dans le pavillon, où chez sa Marguerite, patience... mon cœur... calme-toi... je veux tout entendre de sa bouche... et la confondre après. (Il avance lentement et se courbe sur son bâton.) Ah ! que mon cher camarade, que mon bon Luceval avait bien raison, lorsqu'il combattait mes idées de mariage... je n'ai pas voulu le croire, il avait beau me dire: Tiens, vois-tu, mon cher, la meilleure !.. je l'adorais moi, cette jeune fille... si candide et si pure... en apparence... elles prennent toutes cet air-là à ce qu'il paraît... et j'ai donné comme les autres tête baissée dans le piège du mariage.

LA COMTESSE, tout en lisant.

Comment ne pas céder aux expressions touchantes !.. comment ne pas l'aimer... O oui... oui tu me tiendras lieu de tout ce qui me manque... cher amour.

(Elle regarde vers l'avenue et revient à la lettre.)

LE COMTE, toujours à lui-même.

Fous que nous sommes ! plus fous que tous, nous autres mauvais sujets !.. après avoir passé la plus belle partie de notre vie à séduire, à tromper !.. à comprendre ce qu'il en est de toute sagesse et de toute vertu... nous nous marions !.. persuadés, dans notre niais amour-propre, que la Providence nous a ménagé un être parfait, jeté dans un moule à part... et puis un beau jour... comme aujourd'hui... sans

préparation, une circonstance... une... cachotterie... un bout de papier, nous apprenons à nos dépens que les femmes se ressemblent toutes... que le mariage est une guerre d'embuscade, sans trêve et sans merci... Oh! non... non, ce ne sera pas ce qu'on pense... La guerre soit... mais je la finirai par un coup d'éclat qui sera la victoire...

(Du bruit.)

LA COMTESSE, dans le bosquet.

N'ai-je point entendu ?.. C'est le bon hermite. (Elle voit le comte qui se dirige vers le pavillon.) Deux mots avec cette lettre l'instruiront... Eh ! mais, ces mouvemens rapides... cette taille droite... et jeune.

LE COMTE, reprenant l'air humble et de com-
punction.

N'oublions pas mon rôle.

LA COMTESSE, elle l'examine.

C'est le comte ! trahison !

LE COMTE, qui l'a aperçue.

La voilà qui sort du pavillon.

AIR : Bonne et douce Marie de Ducher, Mémoires du Diable,
acte 1er. sc. 10a.)

De voir sa perfidie,
Le moment est venu,
Le secret de sa vie
Va donc m'être connu.

LA COMTESSE.

Il voulait me surprendre !

LE COMTE.

Cachons bien mon courroux.

LA COMTESSE.

Il faudra tout apprendre,
Monsieur, tant pis pour vous.

ENSEMBLE.

De voir sa perfidie
Le moment est venu !
Le secret de sa vie
Va donc m'être connu.

LA COMTESSE.

Payons sa jalousie,
Le moment est venu,
Le secret de sa vie
De ce jour m'est connu.

(A part.) Allons...

LE COMTE, de même.

Il n'y a plus à reculer. (Haut.) Bonjour, ma fille, la paix soit avec vous.

LA COMTESSE.

Et avec vous, mon père. Je vous attendais.

LE COMTE.

Je le sais, ma fille : mais comment n'êtes-vous pas à la classe, avec ces Messieurs ? Il m'avait semblé que ce plaisir n'était pas sans attrait pour vous. (A part.) Elle ne soupçonne pas la supériorité.

LA COMTESSE, à part.

Comme il se croit bien déguisé, (Haut.) Je ne trouve plus d'attrait à rien dans le chagrin qui m'accable, mon père, et je me suis décidée à déposer toutes mes peines dans votre sein vénérable.

LE COMTE, à part.

Oui, dépose... (Haut.) Vous, des peines?..

LA COMTESSE.

Malheureuse !.. au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer : je viens ôter le masque qu'il me faut prendre avec le monde, afin de respirer plus à l'aise et de vous laisser voir, à vous, mon digne conseiller, mon ami véritable, combien est faux le sourire sur mes lèvres, combien la sérénité de mon front est mensongère.

LE COMTE.

J'ai peine à croire ce que j'entends !

LA COMTESSE.

C'est que je ne vous ai jamais dit que mon intérieur est un enfer.

LE COMTE.

Est-il possible !

LA COMTESSE.

On épie mes actions, mes moindres paroles... l'absurde jalousie du comte est odieuse, insupportable.

LE COMTE.

Cela prouverait l'excès de son amour, ma chère enfant ; car il vous aime avec passion...

LA COMTESSE.

Il m'aimait !.. Oui... mon père... autrefois... et sa passion était son excuse... mais comme il a changé, bon Dieu !

LE COMTE.

Erreur, ma fille, erreur... Il est toujours le même.

LA COMTESSE,

Oh ! que je serais heureuse si vous pouviez m'en convaincre !.. Mais depuis un malheureux voyage qui m'a fait découvrir... qu'une liaison formée avant le mariage... et que je croyais rompue... toute illusion a cessé... Ce n'est plus l'époux amant !.. c'est le mari jaloux... et qui s'étonne que la victime de sa jalousie sente son mal quelquefois... et tente de secouer sa chaîne... Il faudrait l'adorer, cette chaîne, pour plaire à ces Messieurs, qui n'ont pas craint souvent de briser la leur.

LE COMTE.

Ma chère enfant, vous mettez beaucoup d'amertume dans vos plaintes : en exagérant, on finit souvent par ajouter foi à ses rêves. Il en est de certains crimes comme de certaines maladies qui sont imaginaires.

LA COMTESSE.

Imaginaires...

LE COMTE.

Et enfin quand il y aurait un peu de vrai dans ce que vous dites... une femme bonne et sou-

sible pardonne quelques torts à son mari. (A part.) J'é fais des bassesses pour lui donner pleine confiance.

LA COMTESSE.

Lui pardonner, lorsque ce matin encore, au moment de partir pour la chasse, il est venu, le sarcasme et le reproche à la bouche...

LE COMTE.

Assez, assez, mon enfant... ne m'initiez pas à ces petits secrets de ménage qui ne doivent jamais passer le seuil de la chambre à coucher.

Air : des Maria - ut tort.

Bien loin que vos ennuis paraissent,
D'un grand voile il faut les couvrir;
Sous le toit conjugal ils naissent,
Et c'est là qu'ils doivent mourir.
Ne changeons pas les circonstances,
Ici, je venais, entre nous,
Pour écouter vos confidences!
Et non celles de votre époux;
Et non celles de votre époux.

LA COMTESSE, avec intention.

Mes confidences!.. Vous ai-je dit cela!

LE COMTE, à part.

Maladroit. (Haut.) J'ai cru l'entendre, où j'ai dû le croire, en pensant à l'époque de l'année...

LA COMTESSE.

Oui, cela devrait être. (A part) Voici le moment. (Haut.) Vous me rappelez à moi-même... j'accuse... lorsque je devrais demander qu'on me pardonnât.

LE COMTE.

Vous pardonner, à vous, Amélie!

LA COMTESSE.

Oh! oui!..

LE COMTE, à part.

Elle va parler... la fièvre me prend.

LA COMTESSE.

J'ai besoin de pardon; mais je ne sais si j'aurai le courage de commencer cet épineux récit...

LE COMTE, à part.

Épineux!.. Elle a des expressions... ça me prend sur les nerfs.

LA COMTESSE.

Oui, bien épineux. Je l'ai pensé souvent : si j'avais eu le honneur de donner un héritier à mon mari... j'aurais consolé son amour... mais notre union fut stérile... et c'est là peut-être...

LE COMTE, à part.

Elle m'agace affreusement. (Haut.) Ce retour inutile sur le passé...

LA COMTESSE.

Oh! c'est que ce retour... (Changeant de ton vivement.) Mais d'abord je dois vous dire que surprise par le comte, tout à l'heure, au moment où je vous attendais, je lui ai déclaré, en effet, que j'avais un examen de conscience à faire, à vous présenter... c'était un mensonge...

LE COMTE, à part.

Je le savais bien.

LA COMTESSE.

Mais...

LE COMTE.

Mais?..

LA COMTESSE.

La vérité... dont je ne peux plus remettre la confiance...

LE COMTE, à part.

Je la connais la vérité, et ces préparatifs me serrent la gorge... j'étrangle.

LA COMTESSE.

Je vous la dois... et au moment de parler... (Vivement.) Jurez-moi de ne jamais répéter...

LE COMTE, à part.

Si tu savais qui je suis, tu ne craindrais pas... (Haut.) Eh bien, oui, je jure...

LA COMTESSE.

Et vous ne m'accablerez pas des foudres de votre colère...

LE COMTE, à part.

Chacune de ses prières est un soufflet qu'elle me donne sur les deux joues...

Air : O Mystère changeant les Surprises..

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

C'est un secret bien grand.

LE COMTE.

Je souffre le martyr,
C'est affreux, révoltant;
Bien plus, c'est irritant.

LA COMTESSE.

Je tremble à vous le dire,
C'est affreux, révoltant;
Bien naturel pourtant,
Oh! c'est que... cet aveu pénible...
Coûte tant à mon cœur contrit.

LE COMTE.

C'est donc un secret bien terrible?

LA COMTESSE.

Oui, terrible pour un mari.

LE COMTE, à part.

Ah! je me meurs! (Haut.) Parlez à chère

LA COMTESSE.

Grâce, ne me maudissez pas...

LE COMTE.

Parlez toujours...

LA COMTESSE.

Le dois-je hélas?

LE COMTE.

Malheureuse!.. eh bien?..

LA COMTESSE.

Je suis mère...

LE COMTE, avec explosion.

Mère!.. Oh! pour le coup... non... je ne

m'attendais pas... non... (Tremblant de rage.)
Je ne m'y attendais pas...

REPRISE ENSEMBLE.

LE COMTE.

C'est affreux, révoltant,
C'est plus, si l'on peut dire,
Je comptais sur l'amant.
Mais trouver un enfant.

LA COMTESSE.

C'est un secret bien grand,
Qui me coûtait à dire,
C'est affreux, révoltant...
Bien naturel pourtant.

LA COMTESSE.

J'aimais mon mari de toute mon âme, j'aurais donné pour lui mon avenir, plus que ma vie...

LE COMTE, à peine contenu.

Et la preuve, c'est que... vous l'avez trompé...

LA COMTESSE.

Je m'en accuse... le front dans la poussière... mais... c'est qu'il m'avait trompé le premier.

LE COMTE.

Belle raison... c'est une imposture.

LA COMTESSE.

J'ai des preuves... il m'a trompée vous dis-je, et bien odieusement trompée... et de là... Mais vous, si calme... si froid... devant les passions humaines... vous ne comprenez pas...

LE COMTE, à part.

Tout-à-l'heure... tout-à-l'heure, tu verras si je suis froid... calme...

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez comprendre ce qui se passe dans le cœur d'une femme trahie !..

LE COMTE à lui-même.

Elle regarde cela comme une excuse !

LA COMTESSE.

Je ne demande pas qu'on m'excuse... mais qu'on me plaigne.

LE COMTE.

Vous plaindre... vous me faites horreur.

LA COMTESSE, malignement.

Et lui, mon Dieu!.. cet homme en qui j'avais mis ma confiance... que j'aimais comme une folle... quel effet vous fait-il... dites-moi?..

LE COMTE.

Il ne s'agit pas...

LA COMTESSE.

Il m'aurait dit : donne-moi tes jours pour ajouter aux miens, et je lui aurais donné mes jours...

LE COMTE.

Il aurait bien mieux valu ne pas lui donner...

LA COMTESSE.

Il me disait si tendrement, lorsqu'il me tenait assise à ses côtés, sa tête appuyée sur mon

épaule... et les yeux attachés sur mes yeux : Toi, rien que toi... jamais que toi.

LE COMTE, se laissant aller malgré lui.

Et ce souvenir, malheureuse, ne vous a point arrêtée !

LA COMTESSE.

Ce souvenir ne l'a point retenu!.. des liens qu'il aurait dû rompre... (Appuyant.) Une autre femme...

LE COMTE, vivement.

Récrimination absurde qui n'atténue point votre crime...

LA COMTESSE, affectant la surprise.

Quelle rigueur! vous qui trouvez des adoucissements pour toutes les peines, vous ne trouvez pas un peu de patience, de compassion pour les plaintes d'une femme souffrante.

LE COMTE, à part.

Serpent !

LA COMTESSE, appuyant.

Pourquoi ne me plaindrais-je pas à vous, à vous surtout, oui, à vous, que votre caractère met au-dessus des préjugés?

LE COMTE, à part.

Elle appelle cela des préjugés!.. bas bleu!..

LA COMTESSE.

Avant de prononcer sur moi, voyez donc la part de justice qu'il se font et celle qu'ils nous laissent, ces hommes faits pour nous protéger.

PREMIER COUPLET.

Aria : Verse, versé du vin de France.

Vivez tout entière pour nous,
Disent-il à notre jeunesse.
Et pour combler des vœux si doux
Rien ne coûte à notre tendresse.
Tout est ivresse.

De mon mari, tel fut le sort,
Un voyage vint tout déuire.
Son cœur oublieux, sans effort,
Au loin reporta son délire.

LE COMTE, à part.

Démon ! qui donc a pu l'instruire?

LA COMTESSE, avec une feinte humilité.

Oh ! mon père, daignez me dire,
A qui des deux donnez-vous tort ?

LE COMTE, parlant.

Ce n'est pas là la question.

DEUXIÈME COUPLET.

LA COMTESSE.

Il revint triste et soucieux,
Après une trop longue absence,
Auriez-vous, dis-je, en d'autres lieux,
D'un mauvais sort subi la chance?

J'ai de l'aisance,

Il refusait... j'insiste encor,
Pour qu'il puise dans ma richesse,
Il cède... mais hélas ! cet or
Que lui prodigue ma tendresse,
Nourrit l'enfant d'une maîtresse.

LE COMTE, parlant, à part.
Elle sait tout.

LA COMTESSE, même jeu.
Mon père, à vous je me confesse;
A qui des deux donnez-vous tort?

LE COMTE.
Tout cela... non tout cela n'était pas une raison...

LA COMTESSE.
De la raison je n'en avais plus... la colère égarait mon cœur, une seule pensée me dominait, celle de me venger... (Avec naïveté.) Est-ce un crime, dites-moi, que la vengeance?

LE COMTE.
C'est un crime irrémissible pour une femme..

LA COMTESSE.
Pour une femme; et pour un mari?

LE COMTE.
Un mari qui s'oublie ne jette pas un étranger dans sa famille, dans sa fortune.

LA COMTESSE.
Oh! comme ils sont forts de cet argument! comme ils sont heureux de l'avoir trouvé! Quand ils ont oublié tout, sacrifié tout, pour se satisfaire, ils nous demandent assez de sang-froid pour mesurer le châtement à l'offense. Est-ce que la colère raisonne?... la femme trahie ne songe qu'à se venger.

LE COMTE.
Et c'est sa perte, Madame.

LA COMTESSE.
Sa perte! que voulez-vous dire?

LE COMTE, brusquement.
Votre enfant, qu'est-il devenu?

LA COMTESSE.
Est-ce que vous voudriez le rendre responsable?..

LE COMTE.
Non, non... (A part.) Mais le père... (Haut.) Qu'en avez-vous fait de cet enfant?

LA COMTESSE.
Nourri par une bonne paysanne qui l'a élevé comme le sien propre, il est arrivé d'aujourd'hui...

LE COMTE, à part.
C'est de lui qu'il s'agissait avec Marguerite. (Haut.) Qu'en voulez-vous faire enfin?

LA COMTESSE, avec humilité.
Il n'est pas coupable, hélas! Si vous daigniez prendre sa misère en pitié.

LE COMTE.
Moi... par exemple!..

LA COMTESSE.
Il grandirait, il se formerait à vos côtés...

LE COMTE, à part.
Ça n'a plus de nom, ça n'en a plus! (Haut.) Quoi! sous les yeux de votre époux!

LA COMTESSE.

On dirait à M. le comte, que c'est un pauvre petit malheureux dont le sort vous intéresse... et si le comte... par habitude de le voir au château, pouvait le prendre... en affection.

LE COMTE, à part.
Cette... je ne sais quoi, ne doute de rien... C'est une lionne!.. il ne lui manque plus qu'un cigarre... et une cravache.

LA COMTESSE.
Dans votre pieuse adresse... Vous sauriez l'amener à l'idée d'une adoption généreuse.

LE COMTE, à part.
Ah! c'est le bouquet! (Haut.) Moi de moitié dans une trahison infâme... introduire dans le foyer conjugal...

LA COMTESSE.
Mais... si le comte m'amenait le sien, je l'adopterai, moi.

LE COMTE.
Voyez-vous cette parade de générosité!..

LA COMTESSE.
Par pitié pour nous tous... laissez-vous attendrir.

LE COMTE.
Laissez-moi.

LA COMTESSE.
Cet enfant, je vous l'ai déjà dit, il est dans la maison... chez Marguerite, avec la fermière qui l'a nourri.

LE COMTE.
Il est là? (Plus calme.) Je le verrai... oui... je veux le voir.

LA COMTESSE.
Ah! que votre indulgence soit bénie...

LE COMTE, à part.
Il doit connaître son père... (A la comtesse.) Allez, allez, qu'il vienne... avec sa nourrice.....

LA COMTESSE.
Ah! je le vois, vous admettez des circonstances atténuantes.

LE COMTE.
Pas le moins du monde, Madame.

ENSEMBLE.

Air : Vive la Magie. (Cagliostro, 1er acte.)

Je saurai, j'espère,
Le nom de ce père,
Et tout le mystère
Se dévoilera.
Une fois le maître
Des secrets du traître,
Je ferai connaître
Qui le punira.

LA COMTESSE.
Son cœur s'exaspère
Ardent de colère,
Mais tout le mystère
Se dévoilera.

Mon seigneur et maître,
S'il vient à connaître
Tous mes torts... peut-être,
Les pardonnera.

(Haut.)

Sensible à mes chagrins, à mes tourmens secrets,
Mon père absoudrez-vous la coupable ?..

LE COMTE.

Jamais.

LA COMTESSE.

Pourtant, si nos époux ménageaient plus nos âmes...

LE COMTE.

N'espérez rien.

LA COMTESSE, à part.

Les voilà bien,

Eux se pardonnant tout et rien aux pauvres femmes!

LE COMTE.

L'enfant...

LA COMTESSE.

Vous absoudrez et nous vous bénirons.

LE COMTE.

Allez toujours...

LA COMTESSE.

Et puis...

LE COMTE.

Vous verrez...

LA COMTESSE, à part, en souriant, après un silence.

Nous verrons.

REPRISE ENSEMBLE.

LE COMTE.

Je saurai j'espère, etc.

LA COMTESSE, etc.

Son cœur s'exaspère, etc.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, seul.

Va, va chercher, perfide, cette vivante preuve... Tu ne trouveras plus au retour l'hermite débonnaire, mais le mari... furieux et trompé... Appitoyez-vous donc sur ces vertus délaissées et malheureuses! Vous les croyez en larmes, le désespoir au cœur... vous avez des remords... Oui, j'ai eu des remords... j'en ai eu... et pendant ce temps-là, Madame se consolait tranquillement... Oh! quand je connaîtrai le nom du donneur de consolation... Il aura découvert, je ne sais comment, mon aventure, que je croyais si bien cachée; et par de lâches confidences il aura profité du trouble... de l'irritation d'une femme simple et sans défense... d'une femme... sensible, dont il a tourné à son profit la... car elle m'aimait, et le souvenir de sa tendresse m'avait tout le cœur encore ému malgré moi... imbécile! je me suis senti rougir pendant qu'elle

parlait de cette pauvre jeune fille que j'avais abandonnée, et qui n'a songé à recourir à moi que lorsqu'elle a senti la vie s'éteindre en elle, et pour me recommander... Oui, oui, je l'adopterai celui-là... ce sera ma consolation dans mon malheur... et l'épouse criminelle ira pleurer la naissance de l'autre dans quelque solitude éloignée... (Il remonte.) Mais elle tarde bien... on fait la leçon à l'enfant... je lui en donnerai et à eux aussi des leçons.

(Il va frapper à la maison du Jardinier, après avoir quitté sa robe.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, en nourrice,
ANATOLE.

LA COMTESSE, en dedans.

Qui est là ?

LE COMTE.

Moi, le comte de Cérigny, le maître de ce domaine, ouvrez.

LA COMTESSE, en nourrice.

Pardon, je ne savais pas que M. le Comte...

LE COMTE.

Qu'importe, que vous ne sachiez pas. Il s'agit de ce que vous savez... sur l'enfant que vous avez élevé... Où est-il cet enfant ?

LA COMTESSE, attirant Anatole.

Le voici. (Le comte fait un mouvement qui effraie le petit. La comtesse le ramène à elle.) Vous ne lui ferez pas de mal, Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes folle... C'est bien vous qui l'avez nourri ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Vous demeurez dans ces environs ?

LA COMTESSE.

Au bout du pays.

LE COMTE, à part.

L'oubli de toute convenance, de toute pudeur... Elle le faisait élever sous ses yeux. (Haut.) Et son père, le connaissez-vous ?

LA COMTESSE.

M. le Comte, je ne sais...

LE COMTE.

Vous savez...

LA COMTESSE.

Madame la Comtesse m'avait recommandé qu'excepté l'hermite, personne...

LE COMTE, l'interrompant.

Et moi, je vous ordonne de tout dire. (Il lui prend le bras.) Vous connaissez le père de cet enfant ? (La comtesse garde le silence.) Quelque

somme qu'on vous ait donnée pour vous taire, je la doublerai... Quel est-il ? son nom, sa demeure... dépeignez-le moi...

LA COMTESSE.

C'est un très bel homme.

LE COMTE.

L'enfant lui ressemble-t-il ?

LA COMTESSE.

Ma mère le pense.

LE COMTE, à lui-même.

C'est peut-être un de nos amis... Faites-le approcher.

LA COMTESSE, attirant Anatole.

Au reste, si Monsieur veut le voir, nous avons son portrait.

LE COMTE.

Le portrait de son père ? O oui, je le veux... Allez le prendre... et laissez-moi ce petit bonhomme.

(La comtesse rentre lentement, le comte la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle soit hors de scène.)

SCÈNE X.

LE COMTE, ANATOLE.

LE COMTE, à l'enfant.

Voyons, approche... (A lui-même.) Je ne sais pas ce que j'éprouve à son aspect. (Plus vivement.) Approche donc... (L'enfant recule.) Il est tremblant... je lui fais peur... j'ai tort... ce n'est pas sa faute à lui.

(Il va le prendre par la main. Tous les deux s'examinent quelque temps en silence, et le comte finit par s'asseoir sur le banc et mettre l'enfant sur ses genoux.)

Ara : Ah, si Madame me voyait.

Ah! c'est le père qu'il me faut, En l'examinant tout s'explique, Et la malignité publique Doit, en nommant l'enfant tout haut, Me montrer au doigt comme un sot. Ce penser de courroux m'enflamme Moi, je n'eus jamais de marmot, Et l'enfant ressemble à ma femme

(Il le pose vivement à terre.)

Ah! c'est le père qu'il me faut.

SCÈNE XI.

LE COMTE, LA COMTESSE, ANATOLE.

(Le comte s'est porté vers la maison, la comtesse, dans ses précédens vêtemens recule à l'aspect de son mari.)

LA COMTESSE, avec une feinte surprise.

M. le Comte, je ne pouvais le croire.

LE COMTE.

Croyez-le maintenant, Madame.

LA COMTESSE.

Qui vous ramène ?

LE COMTE.

Elle le demande. (Vivement.) Je sais tout, Madame.

LA COMTESSE, repoussant Anatole vers la maison.

Rentre, mon enfant. (Elle le suit des yeux.) Rentre...

LE COMTE, allant à elle, et très haut.)

Je sais tout.

LA COMTESSE.

J'entends bien, Monsieur. Et pourtant, le bon hermite n'a pu trahir son serment.

LE COMTE.

Celui qui en a fait un le tiendra : c'est moi, Madame, qui ai surpris vos secrets sous ces habits...

(Il les montre.)

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur! une pareille action manquait à votre gloire.

LE COMTE.

J'aime bien ce mot dans la bouche d'une femme qui n'a pas craint de fouler aux pieds les choses les plus sacrées.

LA COMTESSE.

Il n'est plus temps de feindre, je le vois, Monsieur, et je ne chercherai point d'excuse : mais plutôt, je vous dirai, à vous, essayez de vous excuser...

LE COMTE.

Moi?..

LA COMTESSE.

D'avoir voulu pénétrer les secrets de ma vie. Voilà à quoi s'exposent les curieux.

LE COMTE.

Si tous les maris faisaient comme moi, Madame, ils ne s'y exposeraient pas deux fois... Je ne veux pas d'esclandre... je n'appellerai pas les lois à mon secours; mais vous irez vivre, dans un lieu que je choisirai moi-même, de la pension alimentaire que je vous ferai.

LA COMTESSE, ironiquement.

Les matres châtient, il faut bien que les esclaves se soumettent.

LE COMTE, se contenant à peine.

On dirait qu'elle raille encore.

LA COMTESSE.

Mais lorsqu'ils sont coupables, les matres, qui se charge de les punir ?

LE COMTE.

Vous êtes bien osée... Le portrait, on l'a promis, j'attends le portrait.

LA COMTESSE.

Qu'en voulez-vous faire ?

LE COMTE.

Le briser, Madame, et tuer l'original.

LA COMTESSE, froidement.

Le sang n'efface rien, Monsieur... il souille seulement la main qui le verse : quant à la peinture, elle m'appartient, elle m'est précieuse, vous ne la briserez point.

LE COMTE.

Je la briserai. (Avec rage.) Ou je vous déclare que vous ne reverrez jamais le petit malheureux!..

LA COMTESSE.

Parlez moins haut, Monsieur, par égard pour vous-même... Quoi, vous auriez le courage de priver une mère de son enfant! Je serais plus généreuse que vous, Monsieur!

LE COMTE, avec violence et saisissant la comtesse par la main.

Le portrait, Madame?

LA COMTESSE, le lui donnant, après un mouvement de silence.

Le voici.

LE COMTE, confus, après l'avoir regardé.
Grand Dieu!

LA COMTESSE.

Avec quelques lignes de papier qui l'accompagnait. (Musique en sourdine.) « Au dernier, » période d'une longue et cruelle maladie, je » n'hésite point à recommander à M^{me} de Cérigny, dont la réputation de bienfaisance et de » vertu est arrivée jusqu'à moi... l'innocente » créature que j'ose faire remettre en ses mains » avec le portrait du comte de Cérigny, son » père. » (Parlé.) C'est le portrait qu'on m'avait vo... qui s'était trouvé égaré quelques temps après votre retour.

Air : C'était Renaud, de Montauban.

Pauvre Marie, elle croyait en moi;
Son cœur, du mien lui donnant la mesure,
Sans hésiter, fit remettre à ma foi
Cette innocente et frêle créature.

Puisqu'elle m'a confié son destin,
Pour accomplir sa volonté dernière.
Permettez-moi de donner une mère
au pauvre petit orphelin.

LE COMTE, un genou en terre.

Amélie, vous êtes un ange de bonté ; je m'humilie et j'adore.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, puis, LES CHASSEURS.

LA COMTESSE.

Aux pieds de votre femme...

Air du Baiser au porteur.

On croirait que je vous pardonne
On vient, Jules, relevez-vous,
Mais jure-moi, la place est bonne,
Que tu ne seras plus jaloux.

LE COMTE.

Non, je ne serai plus jaloux.
Ah! je jure de me contraindre
Car je me sens bien plus jaloux encor,
Mais il faudra me pardonner de craindre
Qu'on m'enlève un pareil trésor.

LA COMTESSE.

Tu n'auras jamais rien à craindre,
Car ton amour, c'est mon trésor.

CHŒUR FINAL, entrant en scène.

Air : Pour nos droits nous combattons.

Rentrons, et de joyeux sons
Frappons
Les échos des environs.
Aux gibiers que nous portons
Mélons
Les vins vieux de nos fûçons.

FIN.



S'adresser, pour la musique, à M. Beaucourt, chef d'orchestre du théâtre de la Gaîté.